

## ARBOS

Le public des Concerts Padeloup a fêté le grand chef espagnol Arbos, qui porte gaillardement ses soixante-dix ans et apparaît bien le plus étonnant jeune vieillard qu'on ait jamais applaudi sur une estrade. Il dirigea avec une vigueur inlassable deux écrasants concerts, le samedi et le dimanche. Programme magnifique dont l'*Ibèria* d'Albeniz orchestrée par lui fut l'épisode culminant. Il fallut bisser le dernier morceau. Il dirigea avec une poésie émouvante *Nuits dans les jardins d'Espagne*, de Manuel de Falla, avec le concours d'un jeune pianiste espagnol, M. Ceurol, qui n'est pas seulement un virtuose, mais un vrai musicien d'une culture supérieure, ce qui s'entend fort bien... L'*Espana* de Chabrier conclut le concert avec truculence, dans un fracas de cuivres et de cimbales.

H. P.

## LE QUATUOR LENER (17 quatuors de Beethoven Gaveau).

Cet ensemble a de nouveau remporté un grand et légitime succès. Peu se peuvent comparer à lui. Pourtant le premier violon, admirable, dépassant des partenaires plus effacés, l'exécution n'a pas toujours l'homogénéité voulue. Les récentes auditions du quatuor de Budapest ont montré d'une façon éblouissante jusqu'où on peut aller dans cette voie. Justement Beethoven réclame quatre artistes égaux pour quatre parties essentielles, groupement des œuvres intelligent. Quand pourra-t-on entendre l'op. 133 soudé à l'op. 130 dont on refoulerait le finale à la fin du 135? Pour moi, j'accepterais un ordre chronologique, quoique les op. 18 N<sup>os</sup> 1 et 2 soient bien peu significatifs. Des remarques détaillées ne sauraient trouver place ici. En somme, excellentes exécutions, et dignes de Beethoven.

Y. L. N.

Le XII<sup>e</sup> festival de la S. I. M. C., à Florence

Depuis douze ans, je n'ai manqué qu'un seul festival de la S. I. M. C. et les lecteurs de la *Revue Musicale* pourront retrouver dans leur collection l'écho de mes impressions. Ils verront qu'après l'enthousiasme des premières années où chaque festival constituait un évènement considérable, où des centaines de critiques affluaient de toutes les parties de l'Europe et même des deux Amériques, où les principaux éditeurs, les grands chefs d'orchestre venaient s'approvisionner d'œuvres nouvelles, l'affaiblissement de l'intérêt pour ces manifestations internationales est allé croissant. Hélas, je n'en ai que trop dénoncé les raisons. Alors qu'il s'agissait à l'origine de faire le point chaque année et de représenter par des œuvres typiques les tendances nouvelles de la musique, on a cru devoir écarter peu à peu les compositeurs connus pour ne s'occuper que de la recherche de talents nouveaux avec la préoccupation plus diplomatique qu'artistique de faire plaisir à tous les pays représentés au sein de la S. I. M. C. et l'on sait qu'il y en a une vingtaine encore aujourd'hui ! Il en résulte des programmes capables de lasser les meilleures volontés. Enfin, cette année, on a consenti à écouter la voix de ceux qui dénonçaient le péril et un vigoureux coup de barre a été donné. Souhaitons de tout cœur qu'il ne soit pas trop tard ; ce n'est pas

au moment où l'esprit nationaliste et raciste se déchaîne de tous côtés, qu'il faut céder à la tempête. Jamais les artistes n'ont autant qu'aujourd'hui le devoir de se grouper pour affirmer les droits de l'esprit et maintenir le contact entre les créateurs de tous pays.

Voici certainement, depuis six ou sept ans au moins, le meilleur Festival de la S. I. M. C. L'unique concert d'orchestre représentait assez bien la tendance d'aujourd'hui. Ce programme ne comportait qu'un seul nom nouveau : Boris Schechter, jeune musicien russe d'U. R. S. S. qui a composé sur des thèmes populaires recueillis au Turkestan une suite à la manière de la *Suite Algérienne* de Saint-Saëns... C'est bien orchestré, mais fort insignifiant. Il aurait certes mieux valu donner une œuvre de Paul Hindemith comme on en avait eu d'abord l'intention, paraît-il. Ce concert faisait une large place aux maîtres de l'art moderne : Maurice Ravel, Bela Bartok, Arthur Honegger et y associait le jeune Igor Markewitch qui est bien l'artiste de sa génération qui a apporté le plus de nouveauté dans la musique. Je n'insisterai pas sur les œuvres déjà connues depuis longtemps à Paris comme le *Concerto pour la main gauche* de Maurice Ravel que Paul Wittgenstein joua de façon fulgurante et qui reçut du public un accueil enthousiaste, ou le *III<sup>e</sup> Mouvement Symphonique* d'Arthur Honegger qui fut exécuté à Florence sous la direction d'Hermann Scherchen comme il n'a encore jamais été entendu en France. Quel admirable chef et comme il sut mettre en lumière les aspects les plus variés des œuvres qui composèrent le programme. Quelle maîtrise de l'orchestre, quelle aisance souveraine dans l'art de tirer de la phalange instrumentale tout ce qu'elle peut donner et encore davantage.

Joseph Szigeti joua divinement la *Première Rapsodie Hongroise* de Bela Bartok qu'il a promené à travers le monde. Je dois dire que l'œuvre m'a déçu. On sent trop qu'elle fut écrite avec la préoccupation de plaire au grand public. Ce n'est pas là le Bartok que nous aimons. J'arrive enfin à l'œuvre qui fut l'événement du Festival et autour duquel une véritable bataille se livra. Le *Psaume* d'Igor Markewitch pour soprano et orchestre. L'œuvre a été minutieusement analysée dans le dernier numéro après la première audition qui en fut donnée au Concertgebouw d'Amsterdam. Je renvoie nos lecteurs à l'excellent article de M<sup>lle</sup> Alex de Graeff, mais je tiens à souligner l'impression de nouveauté vraiment extraordinaire qu'elle produisit sur les auditeurs. Depuis le *Sacre du Printemps*, la musique n'avait pas connu une révélation comparable à *La chute d'Icare* et au *Psaume*. Inspiration profondément religieuse, mais ce n'est pas une atmosphère de piété conformiste qui règne ici. Markewitch est un mystique visionnaire. Cette musique est comme la foi qui soulève des montagnes. C'est un ouragan de feu qui balaie tout sur son passage, c'est aussi par instants un océan d'amour. Lorsque la voix se livre à une tendre oraison sur les entrelacs de la flûte et du hautbois, on a vraiment l'impression d'un autre monde. Les prodigieux moyens techniques s'effacent devant l'intensité du sentiment, et pour ma part, je reste confondu quand j'entends qualifier cette musique de l'âme « d'art cérébral ». Il y aura toujours des critiques pour nier l'évidence. Celle-ci crève les yeux pourtant et nous avons en Igor Markewitch le créateur de génie que nous attendions depuis longtemps. Markewitch, élève de Scherchen pour la direction de l'orchestre, a conduit son œuvre avec une aisance et une sûreté merveilleuses et l'exécution instrumentale fut parfaite. Je n'en dirai pas autant de la

partie vocale confiée à M<sup>me</sup> Vera Janacopoulos. Celle-ci est incontestablement une grande artiste et elle chante cette œuvre difficile avec la plus rare intelligence et un sentiment profond, mais la voix apparut terriblement usée et défaillante, surtout à des Italiens habitués à de belles voix bien timbrées, puissantes et justes comme celle de cette jeune Vivante dont je parlerai plus loin. Ils ne cachèrent pas leur mécontentement. Malgré les clameurs hostiles d'une fraction du public, l'auteur rappelé par des applaudissements et des acclamations enthousiastes, dut revenir saluer cinq ou six fois et faire lever l'orchestre. Ce fut une belle victoire.

Dans les précédents Festivals, on avait souvent souffert de l'encombrement des programmes par des œuvres du pays dont on recevait l'hospitalité. Cette année, à titre d'essai, aucune œuvre italienne ne fut soumise au choix du jury, mais la section italienne fut invitée à donner des concerts de musique nationale.

On n'y entendit guère que des œuvres déjà connues à l'exception d'une fort belle *Symphonie* de Francesco Malipiero qui produisit une profonde impression. Il ne faut pas chercher dans cette œuvre les procédés ni le plan des symphonies classiques. Le travail d'élaboration thématique est remplacé par un libre discours musical où les idées s'engendrent les unes les autres où la forme résulte d'un équilibre dans les proportions des motifs mélodiques et rythmiques mis en œuvre. La Symphonie est en quatre parties « comme les quatre saisons », dit l'auteur. Sans vouloir pousser trop loin la comparaison, la première partie avec son contrepoint chantant, ses thèmes d'une tendre mélancolie, son mouvement modéré, correspond assez bien à l'idée de l'éveil du printemps dans un cadre de sérénité et de beauté, le second qu'emplit une rumeur joyeuse de fête paysanne avec ses thèmes d'allure populaire, aux rythmes vifs et dansants, rayonne du soleil de l'été, tandis que l'admirable *Lento* avec son choral de cuivres semble vraiment le chant de la terre féconde. Le dernier mouvement joyeux et burlesque ne correspond à l'hiver que si l'on veut bien se souvenir que le Carnaval se place à cette époque de l'année. L'ensemble donne une impression de continuel jaillissement d'idées. La musique se crée sous nos yeux. C'est, en apparence au moins, comme la continuelle improvisation d'un artiste de génie sur un clavier magique qui commanderait le plus éblouissant des orchestres.

J'ai déjà dit le bien que je pense de l'*Introduzione, Aria e Toccata* d'Alfredo Casella lorsqu'elle fut exécutée cet hiver à Paris sous la direction de Bernardino Molinari. La *II<sup>e</sup> Symphonie de Franco Alfano* atteste sa réelle maîtrise, mais me semble dépourvue de véritable esprit symphonique. C'est encore et toujours du théâtre et il serait fort aisé de transformer cette œuvre en un ballet des plus variés ; défaut très italien et que je reprocherai également au jeune Luigi della Piccola, malgré des dons réels. La berceuse chantée qui terminait cette *Partita* est fort gracieuse et fut chantée à ravir par une artiste italienne dont on doit retenir le nom : Ginevra Vivante. J'ai rarement entendu voix plus fraîche, plus égale, mieux timbrée, ni chanteuse plus sensible et plus intelligente. On l'applaudit également dans deux charmantes chansons siciliennes, délicatement harmonisées par G. Mulé.

On ne peut dire que les deux concerts de musique de chambre nous ait apporté aucune révélation, mais ils furent dans l'ensemble, fort intéressants. L'œuvre de beaucoup la plus importante fut la *Suite lyrique pour quatuor à cordes* d'Alban Berg. Ce n'est pas une nouveauté, mais on a toujours plaisir à entendre un chef d'œuvre

aussi achevé, aussi ciselé dans ses moindres détails que celui-là. Le système des douze tons qui a tôt fait de nous exaspérer lorsqu'il est employé de façon scolaire par des disciples sans génie de Schoenberg, peut produire la musique la plus merveilleuse entre les mains d'un grand maître comme Alban Berg dont elle est la langue naturelle. *L'allegro misterioso* est une des pages les plus curieuses et émouvantes de la musique moderne mais il faut pour lui donner toute sa valeur, des exécutants comme les membres, du Quatuor Kolisch qui jouent cette musique mieux que personne au monde. L'école autrichienne figurait encore au programme avec un quatuor de Léopold Spinner, jeune viennois, élève de Pisk, qui parut ennuyeux et monotone, malgré une indéniable habileté de facture et par cinq mélodies pour voix de basse et piano de Hans Erich Apostel qui admirablement chantées par Josef Huber, remportèrent un triomphe. Elles sont fort belles et fort émouvantes ces mélodies que le piano entoure d'une atmosphère de tristesse et d'angoisse grâce à des procédés qui relèvent un peu de l'impressionnisme schœnbergien.

Je préfère ne pas me prononcer sur la sonate pour violon et piano du Tchèque Jeroslav Jezek, car elle ne fut pas jouée, mais massacrée par un violoniste dont on ne peut comprendre comment il a pu être envoyé tout exprès de Prague pour nous infliger ses miaulements et ses grincements affreux ! Elle parut, en tous cas, interminable.

Le Suisse Richard Sturzenegger, nous fit entendre une cantate pour mezzo soprano, flûte, hautbois d'amour, luth, viole d'amour, viole de gambe, violoncelle et tambour. Je n'ai pas beaucoup goûté l'introduction en forme de *Fantaisie* et la fugue finale, pastiches médiocres de Bach, mais les mélodies, admirablement chantées par la charmante Modrakowska, ont remporté un succès mérité.

Le Suédois Lars-Erik Larsson fit applaudir chaleureusement sa *Sinfonietta* pour orchestre à cordes (op. 10) dont Hermann Scherchen nous donna une exécution éblouissante qui fut pour beaucoup dans le succès de cette œuvre habile, mais peu originale. L'influence de Paul Hindemith se manifeste avec force dans les mouvements vifs que je préfère au *largo* hændelien, d'inspiration romantique qui me semble bien factice et soufflé, mais qui produisit un grand effet sur le public.

L'Allemagne « aryenne » ayant fait défaut cette année, nous n'entendîmes qu'une seule composition d'un Allemand exilé : Rudolf Holzmann : *Suite pour piano, trompette, saxophone et clarinette basse*. C'est un morceau excellent, bien construit, bien mené, avec des effets de sonorité fort intéressants. On peut attendre beaucoup de ce jeune homme de vingt-quatre ans.

Le *Trio pour piano, violon et violoncelle* du Hongrois Henrik Neugeboren, bénéficia d'une exécution idéale de la part du *Trio hongrois* Vinoze-Krauss-Végh, qui me paraît être aujourd'hui le meilleur de l'Europe dans le domaine de la musique moderne. La musique de ce jeune Hongrois qui est, si je ne me trompe, un élève de Nadia Boulanger, atteste la double influence de sa patrie et de son pays d'adoption. Si l'*allegro* et le finale portent la marque de Bela Bartok, l'andante est délicieusement fauréen. On ne sent pas encore une forte personnalité, mais incontestablement on est en présence d'un vrai musicien et qui sait son métier.

La *Fantasia* pour hautbois, violon, alto et violoncelle (où brilla l'étincelant

oboïste Léon Goossens), du jeune Anglais Benjamin Britten, est fort sympathique. Encore un peu d'inexpérience, bien excusable chez un garçon de vingt ans à peine, mais des idées et une vivacité charmante.

La *Sonate pour piano* du Danois Knude Riisager, m'a déçu. Je m'attendais à mieux de la part de cet excellent musicien dont je connais des œuvres de musique de chambre d'un tout autre intérêt.

Les mélodies du Yougoslave Slavko Osterc, fort bien chantées par Franja Golob Bernotova, superbe contralto, accompagné par le quatuor Sjubljanski, ont plu par leur profond lyrisme et leur sincérité sans emphase.

La France était cette année, représentée à ces concerts de musique de chambre par deux œuvres de tendances aussi différentes et opposées que possible : le quatuor d'Henri Martelli et le trio de Jean Françaix.

J'ai rendu compte du premier à la rubrique de concerts : œuvre austère, solidement construite où, de chaque thème est extrait jusqu'à la dernière goutte de ce qu'il peut donner de musique. Par contraste le trio de Jean Françaix est tout grâce, joie de vivre, désir de plaire. Cette musique a vingt ans, comme son auteur. On y trouve toutes les qualités de la jeunesse unies à une sûreté de main, à une expérience technique vraiment prodigieuses. Peut-être les deux premiers mouvements *Allegretto vivo* et *Scherzo* ne s'opposent-ils pas suffisamment, mais quelle légèreté aérienne, quel esprit, quelle finesse : L'andante est adorable et la mélodie d'une grâce ingénue est vraiment personnelle. Le *Vivace*, avec ses thèmes populaires rappelle un peu comme esprit le carnaval de *Petrouchka*. L'ensemble est charmant et remporta un très gros succès. L'exécution de ces deux œuvres avait été assurée par le merveilleux Quatuor Kolisch, qui se surpassa et fut justement acclamé, ainsi que le seul auteur français présent Henri Martelli, qui dut venir saluer le public sur l'estrade.

L'organisation du Festival de Florence ne mérite que des éloges. Indépendamment des concerts donnés avec le concours du merveilleux orchestre qui, malgré sa création récente, peut déjà rivaliser avec celui de l'Augusteo à Rome et qui fait grand honneur à son chef le maestro Vittorio Gui, il y eut de fort belles réceptions publiques et particulières. Les congressistes furent accueillis à leur arrivée, par le Podestà ; ils furent aussi conviés à un thé dans le cadre enchanteur des jardins Boboli et, dans la grande salle du Palazzo Vecchio, pour la clôture, il y eut une réception fastueuse, offerte par la Municipalité. Le plaisir d'une excursion en auto-car à Sienne leur fut également donné, avec réception par le Podestà dans le Palais de la Signoria.

Rarement, depuis sa fondation, la S. I. M. C. a reçu une hospitalité aussi généreuse que cette année et les congressistes ont emporté avec eux le souvenir reconnaissant de toutes les attentions dont ils furent l'objet dans cette ville incomparable. Remercions encore une fois ceux qui eurent la charge de l'organisation de ces fêtes, plus particulièrement le Comm. Alberto Passigli et le Maestro Alfredo Casella, qui se multiplièrent pour donner satisfaction à tout le monde et pour la parfaite réussite de ce Festival.

HENRY PRUNIÈRES.